



Angèle Kremer Marietti

Michel Meyer. *Principia Rhetorica, Une théorie générale de l'argumentation*

Paris : Ed. Fayard, Coll. Ouvertures. 2008. 327 pages.

Intimement relié au renouveau de la rhétorique, ce fort volume de synthèse sur une théorie générale de l'argumentation vient, pour ainsi dire, couronner la riche carrière de Michel Meyer et donner la réplique, cinquante ans plus tard, à la belle synthèse de Perelman. Au cœur de cette nouvelle approche se trouve la problématologie avec les questionnements qu'elle implique. L'unité fondamentale de semblables traités était généralement la proposition ou le jugement, avec Michel Meyer ce sont les questions qui sont au centre, alliées à des propositions qui sont des réponses à des questions implicites ou non. Que l'on organise la rhétorique à partir de l'auditoire (le *pathos*), à partir du langage et du style (l'*ethos*), ou à partir de l'orateur (le *logos*), on aura des types de rhétorique spécifiques mais chaque fois une structure triadique. Alors, soit, selon Platon, l'intérêt est accordé à l'intention (l'*ethos*) et à la sophistique (le *logos*) mais en insistant sur la manipulation (le *pathos*) ; soit, selon Aristote, on insiste sur l'expertise (l'*ethos*) et la passion (le *pathos*), mais en renforçant le raisonnement (le *logos*) ; soit, selon Cicéron, place est faite à l'éloquence (le *logos*) et à la conviction (le *pathos*), mais en privilégiant les vertus (l'*ethos*). De toute manière, avec Platon, Aristote, Cicéron, culmine l'instauration gréco-romaine de la rhétorique, dont Quintilien donna la synthèse.

L'analyse de Michel Meyer apporte une nouvelle définition et une nouvelle vision de la rhétorique. Dès la Renaissance, comme l'écrit Meyer, «le *pathos* qui avait dominé la rhétorique perdit ce rôle, quand les passions s'assimilèrent à des intérêts rationnels » (p. 48) ; car, « à côté d'un *ethos* coulé dans le bronze des rôles sociaux et de la religion, on aura un *logos* qui finit par se figer en se ramenant de plus en plus à des figures de style érudites, qui seront alors étudiées pour elles-mêmes » (*ibid.*). Les développements de l'époque moderne permirent aux quatre règles de la méthode cartésienne de transformer formellement les étapes de la rhétorique (ce qu'on appelait : *inventio*, *dispositio*, *elocutio* et *memoria*), tout en laissant possible cependant à la rhétorique moderne l'apanage du cœur et de la passion, le *pathos* devenant le facteur-clé

sans compter précisément avec le retournement dramatique des passions au profit de la foi. Au contraire, avec le XX^{ème} siècle le *logos* sera privilégié, étant reconnu le rôle majeur attribué au langage. C'est ainsi que l'*ethos*, le *pathos*, et le *logos* se distribuent en théories privilégiant la combinaison de la rhétorique et de l'argumentation et en faisant dépendre du *logos*, cette fois, *ethos* et *pathos*. Meyer cite et explicite largement les apports respectifs des sept grands moments de la nouvelle rhétorique :

1. I. Richards et la *Philosophy of Rhetoric* (1936) ;
2. C. Perelman et le *Traité de l'argumentation* (1958), écrit avec L. Olbrechts ;
3. H. G. Gadamer avec *Vérité et méthode* (1960) et l'école de la réception (H. R. Jauss et W. Iser) ;
4. S. Toulmin ou la rhétorique à l'ombre de la logique ;
5. K. Burke et *The Rhetorics of Motives* (1950), mettant la rhétorique au service de l'*ethos* ;
6. Habermas et la pragmatique argumentative avec également un retour (kantien) de l'*ethos* (1981) ;
7. enfin, le groupe Mu et la *Rhétorique générale* (1970) et Oswald Ducrot (1983) avec J. C. Anscombe.

Ainsi, les rhétoriques connues jusque-là gravitent selon les mouvements propres à l'*ethos*, au *pathos*, ou au *logos*, c'est-à-dire à l'orateur, au questionneur ou au répondant, les rôles majeurs étant tenus alternativement et à loisir. Michel Meyer montre donc clairement que la relation rhétorique se structure en suivant toujours l'axe *ethos-pathos-logos*, et qu'elle a pour effet de reproduire les questions fondamentales relatives au soi, à autrui et au monde : c'est-à-dire l'identité pour le soi (l'*ethos*), la contradiction pour autrui (le *pathos*), le principe de raison et la causalité (le *logos*). De la sorte procède également l'argumentation remise à l'honneur par Michel Meyer. À quoi s'ajoute la possibilité qu'identité et différence puissent se moduler selon les fonctions des lieux communs (les *topoi*). Tandis que la gamme d'un *ethos*, qui se développe entre la sympathie et l'autorité, déploie la palette de toutes ses nuances tout en dépendant de la qualité de l'auteur et des arguments avancés, et que le *pathos* correspondant témoigne des possibles réactions d'un auditoire sensible à l'agression comme à la flatterie dans les étapes éventuelles de la contradiction, de la réfutation et (pourquoi pas ?) de l'adhésion, alors on peut voir le *logos* attribuer à chacun la responsabilité argumentative dans une implication directement *ad hominem*. Et, par le moyen de l'inférence opératrice, c'est essentiellement le *logos* qui sera à l'origine d'une généralisation de la qualification et de l'implication, comme de tout le re-dimensionnement d'une entière argumentation passée et passant de l'*ad rem* à l'*ad hominem*, et cela sur la base d'inévitables lieux communs incluant des attitudes explicites ou implicites, qu'il s'agisse d'une simple règle formelle d'inférence, ou tout bonnement d'une valeur invoquée ou encore d'une réponse partagée.

Au-delà des alternatives de l'argumentation, le questionnement se nourrit et peut finir par se résoudre dans ce qu'indique le choix ou la direction d'un lieu.

Aussi faut-il compter avec l'auditoire dont la fonction peut être de répondre *sur* ou à la question en garantissant aussi bien intérêt que désintérêt. Mais on aperçoit comment se présentent les arguments, sinon en suivant l'épine dorsale de toutes les figures qu'il est possible de ressusciter, toutes dans l'obéissance unanime à l'unique ambition argumentative, déjà reconnue grâce à la perspicacité inventive d'un Perelman : c'est-à-dire l'ambition « de créer de la proximité, de mettre en évidence la force vive des valeurs qui unissent l'orateur et l'auditoire, de renforcer le sentiment de communauté qui peut exister entre eux » (p.126). D'où la définition conséquente de Michel Meyer qui définit comme suit la bonne métaphore : « c'est une vision qui impose son point de vue en s'appuyant sur une image à laquelle on ne pense pas forcément et qui, subitement, éclaire la question » (*ibid.*). C'est pourquoi, à côté des figures de langage qui, en relation à un lieu, jouent sur les mots, tout comme des figures de construction qui désaccordent la grammaire, il y a évidemment tout le domaine des tropes, ou « condensés de réponses », qui encouragent la problématique langagière avec une manière originale de penser le langage. Grâce à son approche problématologique, Michel Meyer met le questionnement au centre, le questionneur étant lui-même questionné, ses réponses elles-mêmes mises en question, aidé, comme il est, d'un *logos* exprimant à la fois interrogativité et solution, aussi bien le problématologique que l'apocritique. Aussi nous est-il donné une relecture problématologique avant tout de l'*ethos*. Relativement aux questions soulevées, quelles qu'elles puissent être, on dispose, en effet, d'abord de l'*ethos* qui « est l'expression d'un caractère poli et policé, comme il peut être celle du bon sens, ou plus généralement, l'expression de notre humanité » (p. 152). Il s'agit là, en fait, d'une humanité partagée qui nous dispose à répondre aux grandes questions, non sans recours à l'autorité, du moins à son principe : ce n'est autre que la source vive des réponses. Rappelons que très justement l'auditoire des Grecs appréciait par-dessus tout tempérance, courage et justice. Quant à toutes les possibilités de la différence problématologique, leurs multiples expressions tiennent leur lieu dans le *logos* qui fait se rejoindre rhétorique et argumentation, puisque, tout à la fois, « une réponse est problématologique *et* apocritique », conservant, en dépit de tout, les deux aspects de réponse et de question. Car, d'une part, « La *question* est une réponse à un *problème* qui agite le locuteur, elle lui permet de le formuler » (p. 167). Mais, d'autre part, « Une réponse pose question, *des* questions, une multitude de questions possibles » (*ibid.*). Dans cette riche optique, argumenter entre bel et bien dans la nature du discours, dans sa contextualisation intersubjective comme dans son emploi précis. Et là se pose alors la question, elle-même infiniment multiple, du sens, apanage de l'auditoire, sous les formes de l'émotion et/ou du jugement. L'auditoire peut devenir universel, selon ce que pensait clairement Perelman, et, dans ce mouvement d'universalisation, paraître, pour ainsi dire, la raison elle-même, en tant qu'elle aurait atteint ses ultimes conséquences, ou même, dans l'état d'un au-delà renversant, comme se

galvanisant dans la métamorphose soudaine d'une « raison des passions ». L'effet observé semble chaque fois devoir agir soit par conviction rationnelle, soit par persuasion émotionnelle. Le passionnel, c'est-à-dire le *pathos* proprement dit, peut finir par mesurer la courte mais forte distance qui sépare les interlocuteurs, en faisant même une synthèse des éléments conjugués à la fois de *pathos*, de *logos* et d'*ethos*. En réserve, nous aurons à reconnaître certains ressorts passionnels spécifiques dans le registre politique, comme ceux de la résolution possible dans le registre juridique, et ceux enfin de la question formelle dans l'élégance du genre épideictique.

Dans les différents modes d'argumentation problématique, quels sont les arguments méritant d'être avancés de préférence ? Par excellence, question utile à toute argumentation. Relativement à la nature des choses sont avant tout nécessaires les connaissances dispensées dans les réponses du *logos*, et qui sont propres aux causalités du monde et à son fonctionnement général. Dans le domaine de l'*ethos*, outre des éléments de base que constituent l'écoute et la proximité, l'orateur dispose également de nombreuses et diverses propositions dont certaines sont puisées dans l'éthique. Enfin, dans un large rayon de politique environnementale, l'argumentation est fournie, au sein du *pathos*, par la richesse des valeurs de la société : d'où, selon une alternative liée au pouvoir, à l'utilité, ou au devoir, ces différents contextes sont à l'honneur et manifestent leur efficacité sociale. Toutefois, les valeurs ne sont pas négociables, même si elles permettent de réussir la négociation de certains biens, à commencer par l'excellence de certaines relations humaines distinguées. C'est de la valeur même que s'apprécie la distance ou la proximité dont la mesure est l'échange même ; et la valeur peut se comparer à la passion, puisqu'elle transcende les individus que la passion incarne. On voit ainsi célébration collective et intériorisation individuelle aboutir à se confirmer. Comme l'écrit Michel Meyer :

« La vie, le respect de la famille, mais aussi de la nature qui permet la vie économique du groupe, renvoient à des biens valorisés comme tels : le bien du corps, qui se marque par les *biens* du corps, les biens économiques, et les biens sociaux et politiques qui assurent la place des autres dans la vie du groupe, une place qui varie selon le type de société auquel on a affaire » (p. 203).

Les fonctions se spécialisent : par l'*ethos* grâce à l'intellectuel, un prêtre qui définit l'éthique en disant ce qu'il faut faire relativement aux autres et au monde, par le *logos* grâce au travailleur qui se donne la charge d'exploiter la nature pour lui-même et pour les autres, par le *pathos* grâce à l'homme de pouvoir ou le guerrier gestionnaire de l'altérité : richesse, droits et rapports politiques sont gérés dans la rencontre de l'individuel et du collectif. Ces rapports sociaux, Michel Meyer les traduit comme suit dans leur relation d'ensemble :

« Avec l'*ethos*, le *logos* et le *pathos*, le « je », le « il », et le « tu », on a, lorsqu'on passe au stade le plus individuel, l'identité et l'autorité, le désir et les opinions, pour l'*ethos* ; les besoins et le plaisir des choses, pour le *logos*, donc le pouvoir économique, tandis que, pour le *pathos*, c'est le devoir, la compréhension, la différence qui vont être valorisés ». (p. 204).

Toute société possède sa hiérarchie des valeurs ; celles-ci, inscrites dans les sphères du système social, sont à la fois intangibles et premières et elles ont vocation à s'intégrer sous forme de normes dans l'individu, pour qui elles constituent un patrimoine symbolique. Statut, revenu et pouvoir couronneront, chez cet individu, l'assimilation de ces valeurs par lui reconnues et qu'il a définitivement adoptées et pratiquées. Mais il suffit que, de ces valeurs, surgisse un désaccord pour qu'elles induisent la situation d'un conflit d'autant plus complexe que la problématique suscitée sera d'autant plus élevée. Du fait d'un conflit social directement vécu ou d'un dilemme mental simplement entretenu, la vie humaine s'engage plus ou moins directement dans la visée d'une déproblématisation, du seul fait d'une éventuelle renégociation des distances incessamment renouvelées et renouvelables. Dans cet ordre d'événements on peut retenir les modes d'action qui relèvent d'un *ethos projectif* de la part de l'orateur avec, pour l'auditoire, un *pathos projectif* ; ce qui n'exclut pas un échec possible, qui naîtrait du décalage inévitable d'un *ethos projectif* avec un *ethos effectif* et/ou d'un *pathos projectif* avec un *pathos effectif*. Ainsi, des patientes analyses de Michel Meyer, il ressort la saisie de la très haute importance de la distance, aussi imprévisible soit-elle, et qui s'instaure régulièrement entre les individus à chacune de leurs rencontres. Le fait est là ; le problème est alors de tenter de négocier cette distance selon des circonstances dans lesquelles ne compte pas seulement le hasard. Dans cette distance, d'ailleurs plus ou moins évidente, on saisit d'abord le rôle décisif du corps, de ses gestes ou postures, aussi bien des mimiques et intonations. À cette base indispensable et contextuellement physique, on voit se joindre une kyrielle de « manières de procéder » rhétoriques, mais plus authentiques, certes, que de vulgaires stratagèmes, d'ailleurs, manières et processus qui n'ont fondamentalement d'autre finalité que de ménager un *modus vivendi* paisible entre les êtres. Sur ce point, on redécouvre combien la rhétorique demeure encore apte à répondre aux situations de la vie ou même à indiquer l'éventail des innombrables voies d'échange, laissées au choix.

Les trois derniers chapitres, consacrés à la théorie des variations problématiques, aux cadres sociaux de l'argumentation, et à la proposition d'une métarhétorique, accomplissent l'entièreté de l'ambitieux travail de Michel Meyer dans la voie que nous avons indiquée au service d'une analyse à la fois pratique et théorique, en somme, ni plus ni moins que de l'usage de la parole, avec ce que cette parole peut comporter de responsabilités dans la perspective d'une humanité, lourde de son histoire et de ses valeurs. Ce n'est plus la

distance mais la question en tant que telle qui se trouve au centre de l'argumentation, dans la mesure où elle rapproche ou éloigne les individus sous l'action essentielle du *logos* qui réussit « à exprimer la problématicité des situations et des êtres » (p. 244).

Alors que la figurativité peut mieux cacher l'absence de solution apportée à l'interrogativité, la littéralité laisse entièrement visible et parfois totalement intacte la problématicité suscitée. D'où, ce que Michel Meyer appelle « la loi de problématicité inversée comme clé de la littéralité » (p.246) en ce qu'à sa manière la problématicité littéraire met en scène, et aux regards de tous, la solution, jusque dans la relation explicitée comme suit : « *moins le problème est littéralement exprimé, plus la charge de traduire cette énigmativité est réservée à la forme* » (p. 247). Ce processus est parvenu à déboucher sur une perfection telle que « *la littérature peut devenir à ce point énigmatique qu'elle finit par être son propre objet* » et l'auteur de citer les noms de l'énigme de Joyce à Borges... Cette loi vaut également dans le domaine de la publicité. Quant à la rigueur du propositionnalisme philosophique que critique généralement Meyer, elle contribue pour une large part au refoulement de la problématicité et à sa coïncidence avec le refoulement apocritique ; ce qui n'empêche pas les philosophes de requalifier leurs arguments dans une circularité qui fait que « [l]a question qui s'exprime renvoie à la réponse qui le dit ou la dit » (p. 309)... Non sans raison, la lecture de cet excellent travail m'a fait penser aux justes remarques rhétoriques et rythmiques de Nietzsche et à ses constatations désillusionnées sur la pensée qu'il mettait sur le même pied, très noble pour lui, de la fiction (*Erdichtung*), apparemment pure et simple, mais combien toujours élaborée !